



SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES

SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT

BULLETIN

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE (SUISSE)

B U L L E T I N

SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES (SSA)

SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT (SAG)

MARS 1951

GENÈVE

No. 2

M E M O I R E S O R I G I N A U X

Quelques mots au sujet des origines des indigènes
américains.

par le professeur Eugène PITTARD (Genève).

Il n'est pas facile de répondre à la question que pose le problème des origines des indigènes américains. Lorsque Christophe Colomb aborda les Bahamas (nous ne savons pas exactement laquelle des îles (Guanahani ?), les territoires qui allaient s'appeler le Nouveau-Monde étaient peuplés. C'étaient, ont dit les chroniqueurs, des hommes relativement petits, trapus, à la peau brune. Très vite, les "savants" se demandèrent quelle pouvait être l'origine de ces indigènes. Les hypothèses les plus funambulesques furent proposées. Rappelons-nous, pour les excuser, l'état des connaissances géographiques et anthropologiques à la fin du 15^e siècle. Et les théologiens se mêlèrent au débat. Car il fallait, au sujet de la population subitement découverte, limiter les suggestions. Or, il n'était pas bon, à cette époque, de tenter d'expliquer la présence de l'homme, en n'importe quel lieu du monde, par d'autres voies que celles acceptées par l'Inquisition. Celle-ci avait la haute main sur la pensée humaine. Vésale, le grand Vésale, en a su quelque chose.

Après 450 ans, et beaucoup de mémoires publiés dans les deux hémisphères, nous ne sommes pas encore définitivement renseignés.

Deux suppositions sont en présence: les indigènes américains sont des autochtones; ou les indigènes américains sont des importés, venus d'un continent voisin.

* * *

Nous ne savons pas encore le lieu du monde où l'homme est apparu. Est-ce l'Eurasie ? Est-ce l'Afrique ?

L'anthropologie préhistorique connaît, en Europe, un assez grand nombre d'hommes fossiles. Les plus anciens datent d'une époque où la température, relativement élevée, permettait à l'éléphant antique, au rhinocéros de Merck, à l'hippopotame, de circuler sur notre continent. Puis, plus tard, les hommes fossiles européens connurent les extensions glaciaires qui couvrirent la moitié de l'Europe. Dans le centre de la France, ils ont vu les volcans de l'Auvergne en activité. Depuis cette période, jusqu'à celle que nous vivons, plusieurs races humaines se sont succédées sur le continent. Nous avons d'elles des documents importants. Et, grâce à eux, nous pouvons songer à rattacher les générations actuelles à ces antiques prédécesseurs.

Il en est de même - sur une moins grande échelle cependant - en Asie, où le pithécanthrope de Java et le sinanthrope de Pékin nous mettent devant les restes d'une humanité très primitive, ou devant une sorte de préhumanité.

* * *

Comment les choses se sont-elles déroulées en Amérique ?

Sur ce continent, deux hypothèses s'affrontent, avons-nous dit. Et jusqu'à présent, leurs tenants sont irréductibles dans leurs conclusions.

Pour les uns, l'Amérique a connu, tout comme l'Europe et l'Asie, des hommes fossiles: elle pourrait donc se réclamer d'une haute antiquité, revendiquer sa noblesse; elle pourrait venir s'aligner près de l'Ancien-Monde. Et les indigènes actuels seraient les descendants de ces vieilles races autochtones, comme nous sommes, nous, les descendants des hommes fossiles européens (ou eurasiatiques).

Pour les autres, l'Amérique fut un continent privé d'hommes pendant un nombre considérable de millénaires. Alors que les civilisations préhistoriques fleurissaient en Eurasie (et aussi en Afrique), le continent américain n'avait encore aucun humain sur son sol: c'étaient des terres où les singes tenaient la plus haute place évolutive. Les premiers occupants du Nouveau-Monde seraient arrivés d'Asie, principalement par le détroit de Behring, à une époque qui correspondrait peut-être au néolithique européen.

Laquelle des deux hypothèses est la bonne ? Il paraît certain que quelques groupes asiatiques ont passé le détroit de Behring. Mais de quelle date est le premier passage ? Et qui l'effectua ? Quelques chasseurs seulement, à la poursuite d'un gibier ? Ou doit-on envisager une migration volontaire, quantitativement importante ? une migration où la participation féminine fut assez abondante pour permettre d'expliquer un peuplement efficace, même limité géographiquement à un territoire semblable - ou analogue - à celui qu'on quittait (pour quelle raison l'abandonnait-on ?) comme est la vaste étendue du Nord-Canada ?

Le problème des origines intéressa très vite les Améri-

cains. Il se posa, chez eux, à peu près en même temps qu'il se posa chez nous. Mais, à l'encontre de ce qui s'est passé en Europe, où la cause - comme disent les juristes - est jugée, les controverses sont restées vives en Amérique.

Deux chefs de file, éminents tous les deux, en furent les soutiens et les propagateurs: aux Etats-Unis, le professeur Hrdlicka, le chef de l'anthropologie américaine; en Amérique du sud, Florentino Ameghino, le paléontologiste de l'Argentine. Pour ce dernier, l'Amérique serait le plus ancien "continent humain"; toute l'évolution zoologique qui conduisit à l'homme s'y serait déroulée. Pour Hrdlicka, l'origine des Américains ne peut être cherchée qu'en Asie.

Aujourd'hui la théorie d'Ameghino n'a plus d'adhérents; ses arbres généalogiques ne sont plus qu'un souvenir. Toutefois, certaines de ses découvertes - où il n'est plus guère question d'intermédiaires - restent à examiner. Saura-t-on le faire sans parti pris ?

Quant aux hypothèses de Hrdlicka, peut-on dire qu'elles sont démontrées ?

* * *

Le problème des origines américaines pourrait être résumé comme suit: l'autochtonisme ne pourra être prouvé que par la découverte d'hommes fossiles - ou par celle d'outillages paléolithiques qu'une stratigraphie bien ordonnée datera avec précision.

De son côté, le peuplement par l'Asie aurait quelque chance d'être démontré si l'on pouvait superposer la carte raciale de l'Asie centrale et orientale sur la carte raciale américaine. Or, pour ne prendre qu'un seul exemple, je ne vois pas, en Asie proche, le lieu qui vit naître cette belle race américaine qu'on appelle les Peaux-Rouges, les Indiens des Prairies.

On a signalé, par-ci par-là, dans les Etats-Unis, la trouvaille de squelettes considérés, par ceux qui les exhumèrent, comme ceux d'hommes fossiles, et la découverte d'outillages préhistoriques, datant, disait-on, du quaternaire ancien et moyen. L'accord n'est pas fait au sujet des unes et des autres de ces rencontres. Mais le dernier mot, certainement, n'est pas dit, surtout depuis des trouvailles récentes dans un lieu appelé Folsom (Nouveau-Mexique) où une période succédant au paléolithique supérieur fut révélée: le mésolithique assurerait une plus grande ancienneté aux présences humaines en Amérique - ancienneté à laquelle tant d'auteurs ne souscrivent pas encore. En Europe ne sommes-nous pas restés longtemps dans l'ignorance totale de nos origines ? Il se pourrait que, brusquement, en Amérique, le hasard - ce galant ouvrier - nous mette devant les preuves que nous cherchons.

Si les premiers habitants de l'Amérique doivent être

cherchés en Asie, - ils ne peuvent être arrivés - sous l'aspect de groupes assez massifs pour assurer des établissements importants - qu'à une époque relativement récente, seulement depuis l'invention d'une navigation à rayon étendu. Et l'on doit se demander pourquoi ils n'ont pas apporté avec eux les espèces végétales et animales utiles à l'existence humaine et dont l'Amérique de cette époque ne savait rien. Oserait-on envisager une migration à caractère de peuplement - avec tous les impédimenta qu'elle comporte - par le seul moyen des kajaks - et même des uniaks - esquimaux ?

Et puis, réfléchissons. Les territoires immenses - de l'Alaska septentrional à la Terre de Feu - où se dressent sur toute leur longueur des difficultés naturelles sérieuses, - et de toute sorte, - au cheminement des hommes, auraient été peuplés avec une rapidité singulièrement extraordinaire. Et ces pèlerins nordiques - du type esquimau ou d'un type voisin, arctique ou subarctique - se seraient bien rapidement transformés en agriculteurs et, racialement, mués en Araucans ou en Patagons !...

* * *

C'est au sud du rio Grande del Norte que s'épanouirent ce qu'on a appelé, d'un juste titre, les grandes civilisations américaines. Et l'on peut remarquer que tous les pays qui sont au nord du fleuve, jusqu'à l'extrême Canada, ne connurent pas un genre de vie égal à celui du Mexique, de l'Amérique centrale et de cette partie de l'Amérique du sud tournée vers le Pacifique.

Les historiens du Nouveau-Monde, en constatant ces faits, se trouvent devant un grand problème ethnico-social. Quelles raisons faut-il invoquer pour expliquer ces différences fondamentales entre ces régions voisines ? Faut-il faire intervenir le facteur racial entre les habitants des cliff-dwellers, les constructeurs des mounds et les grands civilisateurs de l'Amérique centrale et méridionale, ainsi que l'aurait pensé un émule de Gobineau ? ou les influences de milieux physico-biologiques différents, agissant sur des hommes cependant de la même origine ? ou des actions puissantes, déterminantes, venues d'un autre continent, modelant, comme une glaise, les nations indiennes ? (N'a-t-on pas fait intervenir dans les données du difficile problème, simplement sur des apparences architecturales, les Egyptiens ?)... Aujourd'hui que les examens des américanistes les plus compétents ont été poussés dans toutes les directions, il apparaît, de plus en plus, que nous sommes devant des civilisations autochtones, devant des civilisations indiennes, ne devant rien à personne en dehors d'elles, des civilisations qu'on pourrait appeler en vase clos. Et c'est là l'immense intérêt que présente leur étude. Et, à celle-ci - il faut y revenir - se rattache celle des origines mêmes des auteurs de cette extraordinaire culture. Elle n'est pas facile à déterminer.

Il sera question, une autre fois, des hypothèses formulées - en particulier par Rivet - d'un peuplement venu de l'Australie-Polynésie, et aussi de celle relative à un peuplement par voie antarctique tel que celui supposé par Mendes-Correa.

L'examen de plus en plus attentif et détaillé de ces civilisations autochtones américaines bénéficie, depuis quelques années, d'un renouveau que, sans restriction, il faut admirer. Des cités entières, enfouies dans la forêt vierge, au Yucatan, au Guatemala, dans le vieux Pérou, sont sorties de l'oubli. C'est une véritable résurrection. Les Etats américains, dont les anciens habitants ont créé ces étonnantes cultures, se sont pris, les uns les autres, d'émulation, et les découvertes se sont partout multipliées. Le désir, si légitime, de reconstituer leur ancienne histoire: celle qui est exprimée par les magnifiques monuments exhumés de la brousse, exalta leurs recherches. Ils y ont été aidés, financièrement, par les grandes "fondations" de l'Amérique du nord. Et même au cours de la dernière guerre, on ne cessa de travailler à cette reconstitution du Mexique ancien et de l'Empire des Incas.

Il faut constater avec regret que, chez nous, on ignore assez généralement les hauts faits exceptionnelles atteintes par les civilisations des Aztèques, des Mayas, des Incas - pour ne mentionner que les principales. Aucun enseignement, ni secondaire, ni universitaire, n'a pensé à faire connaître ces chapitres émouvants - autant au moins, sinon plus encore, que ceux qui concernent la Mésopotamie et l'Egypte - de l'histoire universelle. On en est toujours, ou presque, à leur égard, où nos prédécesseurs en étaient avant 1492.

Et cependant, quelles admirables leçons nous seraient données par la connaissance de ces Etats précolombiens, qui, n'ayant inventé ni la roue, ni la voûte, ni le tour, ni la métallurgie du fer, ni beaucoup d'autres choses qui paraissent indispensables au développement d'une nation civilisée, n'ayant pas d'animaux domestiques pour aider leur travail, ont néanmoins créé des monuments grandioses, instauré des villes dont les conditions d'urbanisme susciterent l'étonnement tout d'abord des conquérants puis des archéologues qui les ont reconstituées.

La restitution, avec le plus possible de détails, des états successifs de ces étonnantes, de ces prodigieuses civilisations, nous incitera, plus encore, à rechercher les origines raciales - et les successions préhistoriques de ceux qui les instituèrent.

Lorsque nous les connaissons, quelles sortes de rapports pourrons-nous établir - relations de cause à effet - entre les hommes et les étapes de l'histoire américaine primitive ?

Johann Jakob von TSCHUDI (1818-1889).

von Hans DIETSCHY (Basel).

Wenn von Schweizer Amerikanisten hier kurz die Rede sein soll, so darf "Juan Diego de Tschudi" jedenfalls nicht fehlen. Er stammte aus jener Glarner Familie, die durch den "Vater der Schweizergeschichte" Aegidius Tschudi (1505-1572) zuerst berühmt geworden ist und auch sonst eine Reihe bedeutender Männer hervorgebracht hat. Sein älterer Bruder Iwan (1816-1887) war Verleger in St. Gallen und Mitbegründer des Schweizerischen Alpenclubs. Der jüngere Bruder Friedrich (1820-1886), St.Gallischer Landamann und Ständerat, verfasste die heute klassische Schilderung des "Tierlebens der Alpenwelt", Johann Jakob aber empfing im Alter von nur zwanzig Jahren die tiefen Eindrücke, die ihn zum meisterlichen Darsteller der südamerikanischen Gebirgswelt werden liessen. Die Hochgebirgsforschung spielte also im Leben aller drei Brüder eine Rolle.

In Glarus am 25. Juli 1818 als Sohn eines Kaufmanns geboren, der früh von seinen Kindern wegstarb, besuchte J.J. von Tschudi das Gymnasium und die Universität von Zürich. Schon in dieser Zeit war er ein unermüdlicher Sammler und Liebhaber von Reisewerken. Seine Studien als Zoologe beendete er 1838 bei Agassiz in Neuchâtel. Hier entschied sich seine Laufbahn als Amerikanist: der Zwanzigjährige erhielt ein Angebot, auf dem Schiff "Edmond", das einem Genfer Handelshause gehörte, eine Fahrt an die Westküste Südamerikas mitzumachen. Das Neuenburger Museum besorgte seine Ausrüstung, dafür sollten die Sammlungen dahin gelangen. Der junge Doktor der Philosophie besuchte zunächst Leiden und Paris und schiffte sich dann in Le Havre ein. Die Fahrt ums Kap Horn war stürmisch, nicht weniger bewegt erwiesen sich aber die politischen Verhältnisse in Südamerika. Nachdem Chiloe und Valparaiso berührt worden waren, geriet das Schiff in Callao in die Wirrnisse des Krieges, der zwischen Chile und Peru-Bolivien ausgebrochen war. Tschudi schlug sich mitten durch die chilenischen Eroberer zu Fuss nach Lima durch.

Durch vier Jahre hindurch blieb er nun in Peru. Vorerst begab er sich nach Jauja, um von dort aus die Puna und anschliessend die Ostabdachung der Anden zu durchforschen. Sieben Monate lang hielt er sich mit einem einzigen Begleiter in einer selbstgebauten Blockhütte im tropischen Urwald der Montana, im Gebiet der Chunchos auf. Da seine Mittel beschränkt waren und er zu bleiben entschlossen war, erwarb er nach seiner Rückkehr in Lima das medizinische Baccalaureat, um sich als Arzt durchzubringen. Er praktizierte an verschiedenen Orten der Puna und der Sierra. Eigentlich nur, um sich von einem Typhus zu erholen, der ihn befallen hatte, suchte er 1842 Europa wieder auf, zuerst die Schweiz und dann Deutschland. In Berlin und Würzburg bereitete er bei dieser Gelegenheit seine "Untersuchungen über die Fauna peruviana" vor, die 1844-46 in fünf Bänden in St.Gallen erschienen. Um dieselbe Zeit (1845-46) kam hier übrigens auch seine

vielgelesene zweibändige Reisebeschreibung heraus: "Peru, Reiseskizzen aus den Jahren 1838-1842".

Die Alte Welt sollte Tschudi jedoch dauernder festhalten. Er arbeitete die Sammlungen von Wien und München durch und trat in einen fruchtbaren Verkehr mit Alexander von Humboldt und dem Physiologen Johannes Müller. Um die nötige Ruhe für die Arbeit zu finden, zog er sich seit 1848 immer wieder auf das Landgut Jakobshof zurück, das er in Niederösterreich erworben hatte. 1849 verheiratete er sich mit der Tochter des Malers Schnorr von Carolsfeld, und zwei Jahre danach wurde sein einziges Kind geboren, der spätere Kunsthistoriker Hugo von Tschudi. Im selben Jahre 1851 erschien in Wien das Tafelwerk zur altperuanischen Kunst "Antigüedades Peruanas", das für längere Zeit grundlegend blieb, und das Tschudi gemeinsam mit seinem Freunde Mariano Rivero geschaffen hatte. Ebenso bedeutsam war seine Beschäftigung mit der Sprache der Inka, dem Quechua. Seine zwei Bände Grammatik mit Texten und Wörterbuch, die 1853 unter dem Titel "Die Quechua-Sprache" in Wien herauskamen, blieben auf Jahrzehnte hinaus mustergültig und wurden erst durch Middendorf (1890) übertroffen.

1857 trat Tschudi als nahezu Vierzigjähriger von Hamburg aus seine zweite Reise nach Südamerika an. Diesmal stand Brasilien im Vordergrund. Nachdem er Rio de Janeiro besucht hatte, stiess er über Ouro Preto und Diamantina, wo er mineralogischen und geologischen Studien oblag, ins Quellgebiet des Mucury vor. Sein praktisches Interesse für Fragen der Kolonisation hatte ihn schon vor Antritt der Reise (1856) dazu geführt, der peruanischen Regierung den Plan einer Musterpflanzung und einer Ackerbauschule vorzulegen. Nun suchte er auf der Rückreise nach Rio de Janeiro die Kolonien Leopoldina und Philadelphia auf, um die Lage der Kolonisten zu prüfen. Nach einem Aufenthalt im Staat Sao Paulo begab er sich nach Montevideo und Buenos Aires und wagte dann im Winter den Andenübergang von Catamarca nach Atacama. Ein Abstecher führte ihn nach Mollendo und Valparaiso. Die weitere Route ist durch die Namen Arica, Tacna, Oruro, La Paz, Tiahuanaco, Puno, Arequipa bezeichnet. Ueber Panama kehrte Tschudi 1859 nachhause.

Er war eben erst in Europa angelangt, als der schweizerische Bundesrat ihn einlud, einer Kommission anzugehören, welche die Lage der schweizerischen Kolonisten in Brasilien untersuchen sollte. Die Klagen der Ansiedler, die sich betrogen fühlten, riefen nach Massnahmen. Tschudi lehnte eine Kommission als unzweckmässig ab, erklärte sich hingegen zu einer diplomatischen Mission bereit. 1860 traf er daraufhin als ausserordentlicher Gesandter der Schweiz beim Kaiser von Brasilien wieder in Rio de Janeiro ein, besuchte die Kolonien, vermittelte, schloss einen Konsularvertrag ab und kehrte 1862 zurück. Die Klagen verstummten fast völlig, wohl ein Zeichen, dass seine Mission erfolgreich gewesen war.

1866-69 erschienen in Leipzig als Frucht der Beobachtungen während der zweiten Südamerikareise die fünf Bände "Reisen

durch Südamerika", die auf dem Jakobshof ausgearbeitet worden waren. Nachdem sich Tschudi aber schon einmal im diplomatischen Dienst bewährt hatte, ernannte ihn der Bundesrat 1866 zum schweizerischen Geschäftsträger in Wien. 1872 wurde er dort ausserordentlicher Gesandter und bevollmächtigter Minister - elf Jahre später, 1883, trat er jedoch infolge von politischen Angriffen in schweizerischen Zeitungen und im Nationalrat von seinem Posten zurück. Während seiner Gesandtenzeit veröffentlichte er in den Denkschriften der Wiener Akademie, deren Mitglied er geworden war, "Ollanta, ein altperuanisches Drama aus der Ketsuasprache" - ein Werk, das man heute übrigens nicht mehr wie er für präkolumbischen Ursprungs halten kann. Nach seinem Rücktritt erschien 1884 in Leipzig der "Organismus der Khetsua-Sprache". Seine letzte grosse und wichtige Arbeit - die vielen kleineren Schriften, z.B. zur geographischen Verbreitung der Krankheiten in Peru, übergehen wir hier - wurde erst nach seinem Tode von der Wiener Akademie herausgegeben. Sie trägt den Titel "Culturhistorische und sprachliche Beiträge zur Kenntniss des alten Peru".

J.J.von Tschudi starb am 8.Oktober 1889 auf seinem Landsitz Jakobshof in Niederösterreich. Sein Ruf als zuverlässiger und anschaulicher Darsteller der Natur wie der menschlichen Verhältnisse ist geblieben. Seine Reisewerke sind eine wertvolle Quelle für den Historiker, der sich mit Peru und Brasilien in der Mitte des vergangenen Jahrhunderts beschäftigt. Die peruanische Völker- und Altertumskunde aber hat er in seiner Zeit entscheidend gefördert als einer der Schweizer, die zur Erforschung der Neuen Welt Wesentliches beigetragen haben.

(Immer noch die wichtigste Biographie ist: F.Ratzel, J.J.von Tschudi, in: Allgemeine Deutsche Biographie, Bd.38, 749-752. Sie beruht teilweise auf eigenen Aufzeichnungen Tschudis und auf seinen Werken. Was seither erschienen ist, fusst auf Ratzels Darstellung. Glücklicherweise darf man interessante Aufschlüsse aus dem Nachlass von Herrn Prof.Dr.Rudolf Tschudi in Basel erwarten, dem ich für diesen Hinweis dankbar bin).

Samuel ENGEL: Premier américain suisse.

par René NAVILLE (Genève).

A la fin du XVIII^{me} siècle vivait à Berne un savant, Samuel Engel, dont les écrits sont quelque peu tombés dans l'oubli.

Contemporain d'Albrecht de Haller, membre de la Société économique, bibliothécaire, amateur de belles fleurs et politicien à ses heures, Engel avait réuni une importante collection de livres rares et fut l'auteur de nombreux ouvrages consacrés

les uns à la géographie, les autres à l'agriculture.

Dans ce dernier domaine, Engel fut l'inspirateur en Suisse d'un système rationnel destiné à favoriser la conservation des forêts et à promouvoir la constitution de réserves alimentaires, notamment de céréales, en prévision des périodes de crise. Comme bailli à Orbe et Echallens, il introduisit la culture de la pomme de terre dans le canton de Vaud.

C'est grâce à lui d'autre part que la Stadtbibliothek de Berne s'enrichit de nombreux ouvrages qui constituèrent un apport important à ses collections. Enfin on doit rappeler qu'il intervint à plusieurs reprises dans la lutte des partis à Genève comme conciliateur.

Mais c'est surtout comme géographe qu'Engel dut à l'époque sa réputation internationale.

Très jeune déjà, il s'était passionné pour les récits de voyage et, au cours de sa longue carrière de bibliophile, il n'avait cessé de collectionner des cartes et des livres rares se rapportant aux diverses parties du monde connu. L'Amérique en particulier avait sollicité sa curiosité et c'est ainsi que nous retrouvons dans sa bibliothèque de nombreux ouvrages traitant du Nouveau Monde. Ce sont les œuvres de Torfœus, "Universi septentrionis antiquitates", datées de 1705, première description du Groenland; les "Itineraria ad regiones sub Aequinociali" de Geraldini, parus en 1631; une édition de 1544 de la "Cosmographia" de Munster; les œuvres de Sabellicus (1513) sur la découverte de l'Amérique; une "Geographia de Ptolémée" de 1535, éditée par Michel Servet; une histoire générale des Antilles publiée en 1667 par du Tertre, ainsi qu'une édition rarissime des "Chronicarum ab exordio mundi" de Bergomas qui parut en 1506 et contient un chapitre sur Christophe Colomb; les œuvres de Pereira sur le Mexique (1564); de Pierre Martyre sur les colonies espagnoles (1574), de J. de Acosta sur les Indes occidentales (1604) et de Garcilasso de la Vega sur le Pérou.

Vivant en Suisse, Engel était particulièrement bien placé pour se procurer des ouvrages consacrés à la cosmographie et à la géographie, nombre d'entre eux étant édités à Bâle par Hervægius. C'est dans cette ville notamment que parut en 1532 la fameuse collection de Huttich, "Novus orbis regio", dont une grande partie traite de l'Amérique, ainsi que les œuvres de Loritz de Glaris qui fut l'un des premiers géographes suisses qui fit allusion dans ses travaux au Nouveau Monde (1527).

Au début du XVIII^e siècle, une grave question divisait les savants. L'Amérique et l'Asie étaient-elles contiguës ou divisées par une mer dans leur partie septentrionale ?

Les Russes déjà, au temps de Pierre le Grand, avaient entrepris de nombreuses expéditions pour éclaircir ce point et en 1733 Catherine II avait envoyé dans ces régions une mission à la-

quelle participaient l'historien allemand G.F.Müller, le naturaliste J.G.Gmelin et l'astronome Delisle.

En 1735 parut dans le "Mercure Suisse" une lettre ouverte du professeur neuchâtelais Bourguet qui soutenait que le Kamtchatka était relié à l'Amérique par une mince bande de terre. De ce fait se trouvait résolu, selon lui, la question du peuplement du Nouveau Monde dont les groupements humains, la faune et la flore, ne pouvaient être que d'origine asiatique. La même année, Engel, dans un article publié dans la même revue, s'attacha au contraire à démontrer que les deux continents étaient séparés par une mer et qu'il devait exister un passage libre de glace entre le 70° et le 80° degré. Les résultats de l'expédition Gmelin lui étant entre temps parvenus, Engel, après avoir accumulé de nouvelles informations, chercha à intéresser les cercles britanniques à l'envoi d'une mission d'exploration, en proposant comme point de passage un lieu situé entre le Spitzberg et Norwaja Semlja. Un jeune Suisse bien introduit dans la société de Londres, Valtravers de Vivis, lui servit d'intermédiaire. Les révélations d'Engel ne manquèrent pas de susciter un intérêt considérable auprès de l'Amirauté et dans les milieux scientifiques britanniques, sans toutefois que ceux-ci se décidassent à effectuer la tentative proposée par le savant bernois.

Entre temps, en effet, l'Angleterre avait rompu ses relations avec la Russie et la France et se préparait à la guerre. Engel chercha alors à intéresser l'Impératrice Catherine II à son projet, par l'intermédiaire de Sulzer et en utilisant peut-être l'influence de son neveu, le genevois Duval, établi comme joaillier à la cour de Russie.

Ses efforts dans ce sens demeurèrent toutefois sans résultat. Sans perdre courage et plus que jamais désireux de convaincre l'opinion sur l'exactitude de ses prévisions, il publia en 1765 à Lausanne ses "Mémoires et observations géographiques et critiques sur la situation des pays septentrionaux de l'Asie et de l'Amérique". Dédié à S.M.Frédéric V, roi de Danemark et de Norvège, des Vandales et des Gots, cet ouvrage fut réimprimé en 1779 sous le titre "Extraits raisonnés des voyages faits dans les parties septentrionales de l'Asie et de l'Amérique". Tout en reprenant les hypothèses formulées antérieurement par Buache, Engel combat dans ce mémoire les idées émises par de Guignes qui avait identifié le Fusan découvert par des navigateurs chinois avec le Mexique. Il soumet à une analyse critique les relations de nombreux voyageurs comme Acosta, l'amiral Fuentes, Le Page du Praz et cherche à démontrer que la Californie n'est pas une île mais une presqu'île et qu'il existe une mer libre de glace dès le mois de juillet, séparant l'Amérique septentrionale de l'Asie.

En 1773, un membre éminent de la Royal Society de Londres, Dawes Barrington, qui avait suivi les travaux d'Engel, obtenait du Premier Lord de l'Amirauté l'autorisation d'équiper deux navires qui, sous les ordres du capitaine Phipps, fils de Lord Murgrave, devait explorer la mer du nord et les régions indiquées par le savant suisse. Phipps toutefois se heurta à la banquise et revint,

convaincu que les glaces accumulées aux alentours du 80° empêchaient toute tentative de passage entre l'Asie et l'Amérique.

Ce premier essai semblait ruiner définitivement toutes les hypothèses émises par Engel.

Le géographe bernois ne se tint toutefois pas pour battu. Il fit traduire en allemand la relation du capitaine Phipps en l'accompagnant de notes critiques et, en 1777, il publiait à Berne un nouveau mémoire: "Neuer Versuch über die Lage der nördlichen gegenden von Asia und Amerika und dem versuch eines Weges durch die Nordsee und Indien". Dans cet ouvrage, il expose que la plupart des cartes représentant le voisinage du pôle ont été sciemment faussées par ordre de la cour de Russie qui, parfaitement au courant du peu de distance séparant l'Asie de l'Amérique, avait intérêt à garder ces faits secrets afin d'empêcher d'autres nations d'emprunter cette route. Impossible donc de se fier aux relations des explorateurs russes qui ne donnent de leurs expéditions que les versions imposées par la cour. Car, constate-t-il, "tout ce qui se passe dans l'empire russe est considéré comme un secret d'Etat". Il prend violemment à partie G.F.Müller qui, avec Gmelin et Delisle, avaient été reconnaître, sur l'ordre de Catherine II, les côtes de la Sibérie. Il reproche à Müller d'avoir, sur instructions de la cour, caché la vraie position du cap de Tschutzki. Il critique également les données géographiques fournies par Gmelin et Kraschennikof qui avaient entrepris une expédition en 1733 au Kamtchatka. Depuis Pierre le Grand, tous les auteurs russes, selon Engel, se sont ainsi évertués à falsifier les cartes et ont répandu le bruit qu'au delà des côtes asiatiques, la mer était impraticable afin de s'en réserver les ressources et le passage. Ce n'est que peu de temps avant sa mort qu'Engel devait avoir la satisfaction de voir triompher une partie des idées pour lesquelles il n'avait cessé de combattre.

James Cook, au cours de son troisième voyage autour du monde (1776-79), établissait en effet, ce que n'avait pu faire Bering en 1728, que les continents américain et asiatique n'étaient nullement contigus mais séparés par une mer. Ce n'est en revanche qu'au XIX^{me} siècle, en 1878, que la possibilité d'un passage nord-est devait être reconnu et démontré par E.A.Nordenskjöld, passage qui par la suite fut expérimenté par Roald Amundsen en 1903 et plus tard par le Russe Wilkitzki en 1913 et le Norvégien Amundsen en 1918. Nordenskjöld prouve en tout cas que les calculs d'Engel étaient relativement exacts puisqu'il utilisa cette zone indiquée par le savant bernois et qui, située entre le 70^e et le 80^e degré, se révéla être libre de glace en été.

Dans ses dernières années, Engel avait encore publié deux ouvrages: "Mémoires sur la navigation dans la mer du nord depuis le 3° latitude vers le pôle et depuis le 10° au 100° de longitude, Berne 1779", et "Remarques sur la partie de la relation du voyage du capitaine Cook qui concerne le détroit entre l'Asie et l'Amérique, Berne 1781".

N'est-il pas surprenant de penser que ce paisible bailli bernois, amateur de livres rares et de belles fleurs, pressentit le premier contre l'avis de tous, en comparant des cartes et des récits et sans quitter son cabinet d'études, l'existence d'une mer et d'un passage entre le nouveau et l'ancien monde, dont il fixa la position et ne cessa de souligner l'importance politique et économique. Ce passage, qui devait être découvert un siècle et demi plus tard, a pris en effet aujourd'hui même une actualité que l'on ne saurait plus méconnaître.

Un autre problème, qui a préoccupé Engel et sur lequel il a émis des opinions qui permettent de le considérer comme le premier des américanistes suisses, est la question du peuplement de l'Amérique.

En 1767, le savant bernois publiait à Amsterdam un ouvrage de 1400 pages dédié à S.A. le Prince Louis Eugène de Wurtemberg et intitulé "Essai sur cette question: quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux".

Dans cet ouvrage, où il aborde les grands problèmes que pose l'américanisme, Engel combat tout d'abord les théories fort répandues à l'époque qui veulent que l'Amérique ait été peuplée par des hommes de diverses nations comme les Juifs, les Ethiopiens, les Chinois, les Japonais, les Coréens, etc. "Je ne puis surtout, écrit-il, m'empêcher de rire des conséquences qu'on tire de la prétendue conformité d'un très petit nombre de mots ou de noms de quelques langues américaines avec d'autres mots de langues d'autres pays. Rien n'est plus faible que les preuves tirées d'une étymologie forcée". Dans le domaine linguistique, Engel se révélait ainsi déjà un précurseur en établissant, comme plus tard G. Buschan, que la parenté linguistique ne comporte pas nécessairement la parenté de sang. L'Amérique, selon Engel, aurait été peuplée avant le déluge à une époque où la terre était infiniment plus peuplée qu'elle ne l'est de nos jours et le volume des eaux inférieur à ce qu'il est aujourd'hui. Il soutient d'ailleurs, contrairement à l'opinion enracinée chez ses contemporains, que le déluge n'avait nullement été universel mais n'avait atteint que quelques régions, ce qui eut pour effet d'éloigner les côtes américaines de l'Asie et de l'Europe en submergeant des continents comme l'Atlantide.

Les anciens monuments que l'on retrouve notamment au Pérou et à Tihuanaco seraient dus à l'existence d'une très ancienne civilisation autochtone qui aurait rayonné des Andes en Amérique centrale. Cette civilisation est due à des hommes venus probablement de Polynésie et de Malaisie à une époque où les distances entre l'Amérique du sud et ces régions étaient beaucoup plus faibles. "Car on ne saurait imaginer, vu la figuration actuelle du monde, que des Asiatiques aient pu couvrir les immenses espaces qui séparent l'ancien du nouveau monde pour venir le peupler". A la suite d'un cataclysme, ces anciennes civilisations se seraient éteintes ou seraient retombées dans la barbarie. Les Incas qui en seraient issus, après avoir émigré au Mexique, seraient retournés dans leur patrie d'origine au X^e siècle après avoir traversé le Darien et

redescendu l'Amazone, ayant colonisé la Guyane, notamment la région occupée autrefois par le lac Parima. Les Mexicains viendraient d'un puissant empire situé au nord et au nord-ouest du Nouveau Mexique peuplé lui-même par des éléments barbares venus d'Asie et de Chine par le nord, bien avant l'existence d'une civilisation dans ces régions et avant l'âge du fer.

En ce qui concerne la faune et la flore, Engel s'élève contre ceux qui veulent soutenir qu'elles sont entièrement d'origine étrangère, "car, dit-il ingénument, la volonté du Créateur ne serait-elle pas pour cela une raison suffisante s'il lui a plu de diversifier les arbres et les plantes. Nous ne voyons des cacaotiers, des plantes de vanille et tant d'autres qu'en Amérique, la cannelle fine naît dans l'île de Ceylan, le café est originaire d'Arabie et ainsi du reste; si donc on ne peut donner aucune raison de cette diversité que la volonté du créateur suprême, elle suffira aussi pour les animaux".

Il faut songer qu'Engel est un homme du XVIII^{me} siècle, vivant à une époque où régnaient encore quantité d'idées préconçues sur l'histoire des civilisations et où la connaissance de l'Amérique se limitait à quelques ouvrages rédigés par des explorateurs ou des missionnaires. On ne peut donc qu'admirer la clairvoyance dont il fait preuve dans les hypothèses qu'il nous a livrées et qui sont fondées seulement sur la comparaison de récits de voyage, le raisonnement et l'intuition. Combien naïves nous paraissent à ses côtés les élucubrations de tant d'auteurs du XIX^{me} et même du XX^{me} siècles qui ont élaboré sur le même sujet les spéculations les plus fantaisistes. Trente ans avant Humboldt, il nous donne déjà une image de l'Amérique basée sur la critique des théories en vogue dans son siècle qui se réclament surtout de l'autorité de la bible. Cette image contient en germe les hypothèses et les données formulées par la science américaniste actuelle.

Rejoignant les auteurs du XX^{me} siècle, il combat en effet la conception d'un peuplement récent d'origine phénicienne, égyptienne, tartare ou juive, et fait remonter les cultures américaines à la préhistoire en proclamant leur caractère éminemment autochtone. Avec Rivet, il suggère l'existence d'archaïques migrations d'origine polynésienne et avec l'école américaine moderne considère le Pérou et les Andes comme le noyau du peuplement américain et le centre de diffusion des grandes cultures précolombiennes. Il pressent l'existence de tout un monde préincasique remontant à la plus haute antiquité et dont Tihuanaco serait le berceau resté mystérieux, problème qui continue à préoccuper les archéologues du XX^{me} siècle.

Comme beaucoup d'auteurs actuels, il envisage une migration incasique venue du sud-est et entrevoit l'existence d'un foyer culturel dans le bassin amazonien jusqu'en Guyane où selon Rivet serait née la métallurgie précolombienne. Ses considérations sur l'origine nordique des cultures mexicaines sont aussi partagées par de nombreux auteurs modernes. Devançant les observations de certains anthropologues comme Pittard, il pressent encore la diversité des races américaines et nie leur homogénéité.

Enfin, il fut l'un des premiers peut-être à combattre l'idée d'un déluge universel en le limitant à des cataclysmes locaux, ce qui est aussi conforme aux hypothèses formulées de nos jours. Si ses vues concernant l'Atlantide et la liaison antédiluvienne des continents ne peut plus être retenue, ses considérations sur leur voisinage préhistorique évoquent invinciblement les théories de Wegener. On peut donc dire sans exagération que Samuel Engel fut un véritable pionnier qui dépassa de beaucoup les vues de son siècle, non seulement comme géographe mais également comme américaniste.

Il mérite à ce titre de prendre rang dans la galerie des savants et théoriciens les plus éminents qui ont contribué à enrichir nos connaissances sur le Nouveau Monde.

Le Bulletin suisse des Américanistes se devait donc de réserver une place d'honneur à cet illustre compatriote.

Bibliographie: op.cit.

Bloesch: Samuel Engel, ein berner bibliophile des 18 Jh. Bern 1925.

Pulver: Samuel Engel, ein berner Patrizier aus dem zeitalter der Aufklärung. Bern 1937.

Essai bibliographique sur les Indiens du Brésil.

par Maurice Paranhos da Silva (Genève).

Les plus anciennes informations que l'on possède sur les Amérindiens du Brésil datent des premiers jours de la découverte du pays par Pedro Alvares Cabral et sont dues à la plume de l'écrivain de l'armée portugaise, Pero VAS DE CAMINHA qui, dans une lettre devenue célèbre adressée au roi D.Manuel, annonçait au souverain la découverte de nouvelles terres. Si l'on considère la mentalité régnant à l'époque, on sera étonné par l'exactitude des observations rapportées par Vaz de Caminha et surtout par l'objectivité inhabituelle dont il fait preuve.

Le nombre des ouvrages de réelle valeur ethnographique écrits au cours du XVII^e siècle et encore utilisables de nos jours est assez restreint et seuls dignes de mention restent les noms de Hans Staden, Jean de Léry, Anchieta, Gabriel Soares de Souza et Fernão Cardim.

L'Allemand HANS STADEN, arquebusier et canonnier, effectua deux voyages au Brésil, le premier au cours des années 1547-48 et le second de 1549 à 1555. Au cours de ce dernier voyage, il passa

neuf mois en captivité parmi les Tupinamba et c'est à cette mésaventure que l'on doit le premier livre ayant paru sur les Indiens du Brésil, ouvrage qui constitue encore de nos jours une des plus précieuses sources d'ethnologie brésilienne, en particulier pour ce qui concerne les Tupinamba. Ce livre, paru en 1557 à Marbourg, fut traduit en français, hollandais, anglais et portugais (1).

André THEVET, dont l'oeuvre (2) contient de nombreuses notes sur les Tupinamba, présente passablement d'inexactitudes et notamment une très forte tendance à l'exagération ainsi qu'un manque de sens critique qui en fait un des écrivains les plus crédules. Il convient toutefois de noter que l'on ne saurait l'écarter entièrement et que sa "Cosmographie Universelle, Paris 1575" et son "Histoire d'André Thévet, Angoumoisins, cosmographe du Roy, de deux voyages par luy faits aux Indes australes et occidentales - Manuscrit inédit de la Bibliothèque Nationale de Paris", constituent un apport important à la connaissance des Tupinamba, apport qui a, par ailleurs, été largement utilisé par Métraux.

A Jean de LÉRY, Bourguignon, mais missionnaire calviniste habitant Genève, revient l'honneur d'avoir écrit le second ouvrage (en importance) sur les Tupinamba. Les aventures de Léry sont trop connues pour qu'on les rapporte ici. Qu'il suffise de mentionner qu'il prétend avoir vécu dans les meilleurs termes avec les Tupinamba pendant presque une année. Il confirme par ses récits les dires de Hans Staden, dont il ne devait avoir connaissance que plusieurs années après la publication de son propre ouvrage. Le livre de Léry (3) est supérieur à celui de Staden en ce qui concerne la linguistique et il prend vertement à partie, non sans raison, l'ouvrage de Thévet, redressant les observations et appréciations faites par ce dernier sur les mêmes indigènes. Ainsi que tous les auteurs de son temps, Jean de Léry donne une importance toute particulière à l'anthropophagie. Il est à noter que, contrairement à ses contemporains, il fournit une explication de cet acte rituel qui, bien qu'inexacte, n'en démontre pas moins un esprit d'observation et un rare souci d'objectivité.

L'oeuvre du père jésuite José de ANCHIETA, qui fut le grand défenseur de la race amérindienne, se détache nettement de celle de ses prédécesseurs et même de celle de ses successeurs car il faudra attendre la parution de travaux très récents pour trouver une telle somme de renseignements de tout ordre sur les peuples amérindiens. Malheureusement, ces observations et ces précieux enseignements se trouvent dispersés dans une volumineuse correspondance. Le père Anchieta fut également l'auteur de la première grammaire de la langue tupi-guarani qui était l'idiome le plus employé par les Indiens du littoral brésilien.

Gabriel SOARES de SOUZA, riche planteur portugais, habita le Brésil pendant quinze ans. Il relate, outre de nombreuses caractéristiques culturelles des Tupi de la région de Bahia, des détails d'ordre sociologique concernant nombre de tribus indigènes disséminées le long de la côte (4).

Pero de MAGALHÃES GANDAVO (5) traite principalement dans son ouvrage des Indiens Tupi habitant le littoral, et, à un moindre degré, des Aimoré et des Tapuya. Bien que moins complètes, ses informations ethnographiques ne sont pas dépourvues d'intérêt et viennent, en particulier, confirmer les dires d'autres auteurs du XVI^e siècle.

Au père Fernão CARDIM (6), nous sommes redevables d'un ouvrage qui constitue une précieuse source d'informations sur les Indiens brésiliens en général et les Tupi en particulier.

Comparativement aux ouvrages publiés par les auteurs du XVI^e siècle, on peut affirmer que ceux qui furent rédigés au cours du XVII^e siècle n'apportèrent que peu de nouveautés et ne contribuèrent guère à enrichir l'ethnologie brésilienne. Les auteurs s'intéressèrent surtout aux Tupi des régions de São Paulo, Bahia et Rio de Janeiro; deux pères capucins français complétèrent, au XVII^e, les informations sur les Tupi du Maranhão, ce furent Claude d'ABBEVILLE (7) et Yves d'EVREUX (8).

Avec l'invasion du Brésil par les Hollandais apparaissent des ouvrages de peu de valeur, qui donnent toutefois quelques renseignements sur les indigènes du nord-est. Citons à titre de mémoire Roulox BARO (9) et Johannes LAET (10).

Le XVIII^e siècle fut pratiquement stérile pour l'ethnologie brésilienne et seuls méritent une mention les noms de Francisco RODRIGUES do PRADO (11), commandant d'un fortin portugais dans la vallée du rio Paraguay, et de José SÁNCHEZ LABRADOR (12) qui traite des mêmes Indiens ainsi que des Guaná et des Kadiuéo, leurs voisins. Cette dernière oeuvre, la plus importante, se compose de trois volumes, les deux premiers comportant des données sur la culture matérielle, l'organisation politique et sociale des indigènes, tandis que le troisième est une véritable grammaire kadiuéo accompagnée d'un catéchisme chrétien en cette langue qui permet de mieux comprendre le mécanisme de ce langage.

Le XIX^e siècle apporte, par contre, une riche moisson d'ouvrages. Il est vrai qu'à cette époque l'ethnologie est devenue une science, un champ de travail scientifique spécialisé.

La première étude d'ethnologie brésilienne du XIX^e siècle est due au prince de WIED-NEUWIED (13) qui, bien que botaniste, fut un des pionniers des études amérindiennes du Brésil. Il fut en effet le premier à écrire une véritable monographie sur les Indiens Botocudos et, pour la première fois, un auteur traitant des indigènes du Brésil n'est pas obsédé par des préoccupations d'ordre religieux ou confessionnel, ce qui lui permet une observation et une appréciation plus objective et rationnelle des faits.

C'est également à un botaniste, Carl F.P.von MARTIUS (14), que reviendra l'honneur d'être considéré comme un des fondateurs de l'ethnologie brésilienne. Ce savant allemand arriva au Brésil en 1817 et il parcourut pendant trois ans l'intérieur du pays, de São

Paulo à Maranhão, remontant enfin l'Amazone. Ce fut Martius qui, le premier, établit une classification des Indiens du Brésil; malgré certaines erreurs importantes, son oeuvre constitue le point de départ de l'ethnologie brésilienne.

Avec Karl von den STEINEN s'ouvre l'ère des grandes expéditions scientifiques au Brésil, dans le but principal d'étudier les aborigènes du pays. Les résultats de l'expédition entreprise par von den Steinen au Xingú furent sensationnels; pour la première fois, on prenait contact avec des Indiens qui n'entretenaient aucun rapport, même indirect, avec les blancs, et n'avaient donc subi aucune influence civilisée. Par chance, von den Steinen réussit à entrer en contact avec des représentants des quatre principales familles linguistiques du Brésil: tupi, gê, caraïbe et arawak. Ces découvertes, et les études auxquelles elles donnèrent lieu, fournirent une base solide et toujours valable pour l'histoire culturelle du continent en général et du Brésil en particulier. L'oeuvre de von den Steinen se signale tout particulièrement par le nombre et la qualité de ses déductions qui démontrent une compréhension des faits qui, jusque là, n'avait pas encore été atteinte (15).

On ne saurait passer sous silence le nom de EHRENREICH, compagnon de route de von den Steinen, qui, sans égaler ce dernier, n'en apporta pas moins sa contribution à l'ethnologie brésilienne. Ehrenreich accompagna von den Steinen dans son second voyage au rio Xingú et visita rapidement pour son compte les Caraja de l'Araguaia, quelques tribus des Purus et les Botocudos des Etats d'Espírito Santo et de Minas Gerais. Ses ouvrages, à vrai dire, ne constituent que de simples carnets de notes. Son ouvrage principal, sur les Carajá (16), a été largement surclassé plus tard par celui de Krause, sur les mêmes indigènes. Ehrenreich recueillit également des légendes et des contes indiens du Brésil qui constituent un précieux manuel, mais les hypothèses qu'il échafauda à leur sujet ne peuvent guère être acceptées de nos jours qu'avec la plus grande réserve.

D'autres ouvrages du XIX^{me} siècle méritent également d'être mentionnés par l'apport qu'ils représentent à l'ethnologie brésilienne, bien qu'écrits par de simples voyageurs et non par des ethnologues professionnels.

Guido BOGGIANI, artiste peintre, se révéla non seulement un bon peintre mais également un excellent ethnographe amateur. Pendant trois mois de l'année 1892, il séjourna parmi les Indiens Kaduveo du Matto Grosso et la forme de journal donnée à sa monographie la rend d'une lecture aussi agréable qu'instructive (17). Le texte est accompagné de nombreuses reproductions de dessins qui contribuent à faire de ce livre un des documents les plus importants sur la vie et l'art ornemental de ces Indiens.

A Antonio M. GONÇALVES TOCANTINS (18), nous sommes redevables d'une excellente monographie sur les Indiens Mundurucú du cours supérieur du rio Tapajoz. Son ouvrage contient d'importantes données sur la mythologie, l'histoire, les moeurs et les croyances, la vie sociale et familiale, le langage, les festivités, le commer-

ce, etc., de ces Indiens. Non seulement il présente un riche et nombreux matériel mais il faut lui reconnaître un esprit de critique réellement scientifique qui fait de son oeuvre un des plus importants écrits ethnologiques du siècle passé.

Le livre de COUTO de MAGALHÃES (19), général de l'armée brésilienne, contient quelques données d'importance secondaire sur différentes tribus du Brésil; il mérite toutefois d'être mentionné à cause d'un important recueil de contes et de légendes indiennes dont, malheureusement, la provenance n'est pas toujours citée.

La contribution de BARBOSA RODRIGUES (20) en ce qui concerne les légendes et les mythes des Indiens brésiliens, est des plus importantes. L'auteur donne les textes en langue tupi-guarani, les accompagnant d'une traduction et de commentaires fort intéressants. On lui est redevable par ailleurs d'études linguistiques indigènes et notamment d'un vocabulaire comparé démontrant les corruptions subies par la langue tupi.

Nous ne pouvons clore cette rapide revue des ouvrages parus au cours du XIX^{me} siècle sans mentionner le nom d'Hermann MEYER (21) dont l'oeuvre se recommande particulièrement par son étude sur la distribution géographique des différents types d'arcs et de flèches employés par les Indiens du Brésil. Des objections ont été faites à cette monographie, mais il n'en reste pas moins qu'elle constitue la meilleure et la première étude qui ait été faite sur cette question.

* * *

- 1) Hans STADEN - "Warhaftige Geschichte und Beschreibung einer Landtschafft der wilden nacketen grimmigen Menschenfresser - Leuten in der Neuenwelt Amerika Gelegen" - Marbourg 1557.
- 2) André THEVET - "Les singularités de la France Antarctique" - Ed. Gaffarel, Paris 1878.
- 3) Jean de LERY - "Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dite Amérique" - Gaffarel, Paris 1880.
- 4) Gabriel SOARES de SOUZA - "Tratado descriptivo do Brasil em 1587" - São Paulo 1938.
- 5) Pero de MAGALHÃES GANDAVO - "Tratado da terra do Brasil - Historia da Provincia de Santa Cruz" - Rio de Janeiro 1924.
- 6) Fernão CARDIM - "Tratado da terra e gente do Brasil" - São Paulo 1939.
- 7) Claude d'ABBEVILLE - "Histoire de la mission des pères capucins en l'isle de Maragnon et terres circonvoisines" - Paris 1616.

- 8) Yves d'EVREUX - "Voyage dans le Nord du Brésil" - Leipzig/Paris 1864.
- 9) Roulox BARO - "Relation d'un voyage de Roulox Baro, interprète et ambassadeur... au pays des Tapuias dans la terre ferme du Brésil" - Paris 1651.
- 10) Johannes LAET - "Historie ofte Jaerlijck Verhael van de Verrichtingen der Goeoctroyeerde West-Indische Compagnie" - Leiden 1644.
- 11) Francisco RODRIGUES do PRADO - "Historia dos Indios Cavalleiros ou da Nação Gaycurú" - Rio de Janeiro 1908.
- 12) José SANCHEZ LABRADOR - "El Paraguay católico" - B.Aires 1910.
- 13) Maximilian de WIED-NEUWIED - "Reise nach Brasilien in den Jahren 1815 bis 1817" - Frankfurt 1820-21.
- 14) Karl F.Ph.MARTIUS - "Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerika's zumal Brasiliens" - Leipzig 1867.

"Das Naturell, die Krankheiten, das Artzthum und die Heilmittel der Ueberwoner Brasiliens" - München 1844.
- 15) Karl von den STEINEN - "Die Bakaïri Sprache" - Leipzig 1892;

"Durch Central-Brasilien" - Leipzig 1886;

"Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens" - Berlin 1894.
- 16) Paul EHRENREICH - "Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens" - Berlin 1891;

"Die Mythen und Legenden der südamerikanischen Urvölker und ihre Beziehungen zu denen Nord-amerikas und der Alten Welt" - Zeitschrift für Ethnologie XXXVII - Berlin 1905; etc.etc.
- 17) Guido BOGGIANI - "Viaggi d'un artista nell'America Meridionale" - Roma 1895.
- 18) Antonio M.GONCALVES TOCANTINS - "Estudos sôbre a tribu Mundurucú", Rev.Irst.Histórico e Geográfico brasileiro XL - Rio de Janeiro 1877.
- 19) COUTO de MAGALHÃES - "O selvagem" - São Paulo 1935.
- 20) João BARBOSA RODRIGUES - "Poranduba amazonense" - Rio 1890.
- 21) Hermann MEYER - "Bogen und Pfeil in Central Brasilien" - Leipzig 1896.

(à suivre)

Les bibles anciennes et l'Amérique précolombienne.

par René NAVILLE (Genève).

La Bibliothèque Nationale à Berne, entre autres richesses, possède une importante collection de bibles anciennes et modernes de toutes dimensions, rassemblées depuis 50 ans avec une inlassable patience par M. Karl J. Luthi à qui revient entièrement le mérite de cette initiative.

Ces bibles sont au nombre de 3.000 et représentent 443 langues différentes. Une quarantaine d'entre elles sont en langue indienne. On relève notamment des textes en langue hoppi, ojibwa, eskimo, navaho, miskito, zapotèque, aymara, caribe, cakchiquel, araucan et guarani. Un Nouveau Testament en langue cherokee et chipe-
 wyan est rédigé dans une écriture se rapprochant de la pictographie.

Parmi ces documents se trouve un livre de psaumes polyglotte (Octaplum Psalterium Justiniani), le premier de ce genre paru en Europe et dont le texte est rédigé en langues grecque, hébraïque, latine, arabe et araméenne. Ce document, qui fut publié à Gênes en 1516, comporte d'importantes gloses marginales. Le verset 5 du Psaume XIX (Vulgata ps. XVIII), "In omnem terram exivit sonus eorum: et in fines orbis terrae verba eorum", est accompagné d'un commentaire marginal en latin qui peut être considéré comme l'une des premières biographies connues de Christophe Colomb (voir ill.). Ce texte précise notamment que le célèbre explorateur est né à Gênes et que, très jeune, il se rendit à Lisbonne auprès de son frère Bartholomaeus qui dessinait et vendait des cartes géographiques et marines.

Selon cette glose, Christophe Colomb fut poussé à partir à la découverte de nouvelles terres par la conviction d'avoir été choisi par Dieu pour exécuter la parole énoncée dans le psaume XIX de David:

"Les cieux racontent la gloire de Dieu
 Et l'étendue manifeste l'oeuvre de ses mains,
 Le jour instruit un autre jour,
 La nuit en donne connaissance à une autre nuit,
 Ce n'est pas un langage, ce ne sont pas des paroles
 Dont le son ne soit pas entendu:
 Leur retentissement parcourt la terre,
 Leurs accents vont aux extrémités du monde".

Cette biographie renferme des détails curieux sur les mœurs des premiers Indiens avec lesquels Christophe Colomb entra en contact. "La couleur de leur peau, lit-on dans ce texte, très dissemblable de la nôtre, est plutôt dorée que noire. A leur cou est fixée une tunique adhérente à la poitrine cependant qu'un tissu voile leur sexe et est retenu par un modeste ornement d'or. Cet habillement est commun aux hommes et aux femmes cependant que les jeunes filles se présentent nues jusqu'au jour où elles perdent leur virginité. On ne trouve ici aucun animal quadrupède si ce

bunt: & super eum ridebunt & dicent. ecce homo qui nō po-
 suit deum adiutorem suum. Sed speravit in multitudine
 divitiarum suarum: & prevaluit in vanitate sua. Ego autē
 sicut oliua fructifera i domo dei: spavi i misericordia dei
 in eternum & in seculum seculi. Confitebor tibi i seculuz
 quia fecisti. & expectabo nomen tuum quoniam bonum est
 in conspectu sanctorum tuorum.



In fine intellectus dauid pro amalech. LII
 Frit insipiens in corde suo: nō est deus. Corru

יום די ליום מוסר ומע	יום די ליום מוסר ומע	Dies diei apponit, & manifestat
ממלא ולי ליל	ממלא ולי ליל	verbum & nox nocti
פחות וסחן פדע	פחות וסחן פדע	diminuit & nunciat scientiam.
ליט מימר דהורע מלי	ליט מימר דהורע מלי	Nō est verbū lamentationis, & nō sunt
מלי רעגושא זל	מלי רעגושא זל	sermōnes tumultus & non
משימפע קרן: בדל	משימפע קרן: בדל	audiuntur voces eorum. In omnem
ארע מלח עניניהן	ארע מלח עניניהן	terram extēsi sunt effectus eorum,
ובסיי תכל מליהן	ובסיי תכל מליהן	& in fines orbis omnia verba eorum,
לשמשא טיני משה	לשמשא טיני משה	soli posuit tabernaculum,
ירחא דקדון דהא דלפני	ירחא דקדון דהא דלפני	illuminationē autē i illos. Et ipse i mane
כתיבא בפך מנדניה	כתיבא בפך מנדניה	tanq̄ sponsus procedēs de thalamo suo
דריבא ובפלנות ימא	דריבא ובפלנות ימא	pulcherrime, & dum diuiditur dies
יחיד יד נידא וסיר	יחיד יד נידא וסיר	letatur vt gigas, & obseruat
למדת בתקון מארה	למדת בתקון מארה	ad currendam in fortitudine viam
פעלי בפניא: מפני	פעלי בפניא: מפני	occasus vesp̄tini. Ab extremitatibus
שמיא מפניא	שמיא מפניא	ceorum egressus eius,

D. Et in fines mundi
 uerba eorum, Saltem
 tēporibus nostris q̄to
 mirabili ausu Christo
 phori columbi genu-
 enis, alter pene orbis
 reperiis est christia-
 norumq̄ cetui aggre-
 gatus. At uero quoni-
 am Columbus frequē-
 ter p̄dicabat se a Deo
 electum ut per ipsum
 adimpleretur hec pro-
 phetia. non alienū exi-
 stimui uitam ipsius
 hoc loco inferere. Igi-
 tur Christophorus co-
 gnomento columbus
 patria genueis, uili-
 bus ortus parentibus,
 nostra cetate fuit qui
 sua industria, plus ter-
 rarum & pelagi ex-
 plorauerit paucis mē-
 sibus, quam pene reli-
 qui omnes mortales
 uniuersis retro actis
 seculis. Mira res, si ra-

n'est de jeunes chiens. L'alimentation est composée de racines servant à la confection d'une sorte de pain dont la saveur est différente de celle de notre blé. Les fruits présentent un autre aspect que les nôtres mais sont plus agréables au goût".

On trouvera ci-contre une reproduction du texte biblique en question, accompagné d'une glose dont l'auteur, Augustin Giustiniani, évêque de Nebbio, après une vie consacrée à l'étude, périt en mer avec le bâtiment qui le portait dans la traversée de Gênes en Corse.

Références bibliographiques:

Octaplum psalterium Giustiniani: Bibliothèque nationale, Berne.

H.Harrisse: Bibliotheca americana vetustissima. A description of works relating to America, published between the years 1492 and 1551. New York 1866.

Karl J.Luthi: Im Anfang war das Wort (Schweizerische Gutenberg Museum, sept.1931).

* * *

Comme autre curiosité figurant à la Bibliothèque nationale de Berne, nous tenons à signaler également une bible en latin imprimée à Lyon en 1518 et comportant une gravure sur bois représentant un Indien.

Cette vignette, qui peut être classée parmi les premières représentations ayant reproduit en Europe un indigène d'Amérique, est l'oeuvre d'un artiste italien ou allemand (voir illustration). Elle accompagne ce fragment du Psaume 51: "Ecce homo qui non posuit deum aductorem suum" (Voici l'homme qui n'a pas pris Dieu comme guide).

On voit sur cette vignette un malheureux indigène conspué par des enfants et chevauchant, à moitié déchaussé, un cheval de bois.

A C T I V I T E I N T E R N A T I O N A L E

Congrès de Coopération Intellectuelle, tenu à Madrid du 1er au 12 octobre 1950.

Aux côtés de l'Espagne et du Portugal, tous les pays de l'Amérique latine (sauf le Guatemala) et les Philippines furent représentés à ce congrès. On y étudia les relations culturelles de l'Espagne avec l'Europe et avec le monde hispano-portugais. Un Bureau permanent de coopération intellectuelle hispano-américain pour l'échange de documentations et de renseignements d'ordre culturel est entré en fonctions à la fin du mois d'octobre.

Le professeur W.-A. Liebeskind, qui fait partie de la Société Suisso des Américanistes, a été nommé membre de l'Institut de Culture Hispanique qui avait convoqué ce congrès.

Pour les Européens d'outre-Pyrénées, ce fut une occasion unique de nouer des relations personnelles et amicales non seulement avec leurs collègues de la Péninsule mais également avec les intellectuels de tous les pays de langues espagnole et portugaise.

* * *

Vme Assemblée générale de l'Institut Panaméricain de Géographie et d'Histoire.

Du 16 au 27 octobre 1950 s'est tenue à Santiago du Chili la Vme assemblée générale de l'Institut Panaméricain de Géographie et d'Histoire.

Comme on le sait, cet Institut a commencé son activité en 1929, avec l'accord de l'Assemblée Panaméricaine de La Havane. Actuellement, il a été reconnu comme étant une institution spécialisée de l'Organisation des Etats Américains et sa tâche est d'aider et de coordonner les études scientifiques se rapportant à la géographie et à l'histoire du continent américain.

Invitée à se faire représenter et à participer aux travaux de cette assemblée, la Société Suisse des Américanistes a demandé à son membre correspondant au Chili, M. Gualterio Looser, de bien vouloir assumer cette représentation. Grâce à M. Looser, la Société Suisse des Américanistes a été à même de répondre à l'invitation qui lui était faite et d'entrer ainsi, une année à peine après sa création, dans une phase d'active collaboration avec les sociétés scientifiques du Nouveau Monde.

...the ...

[Faint, illegible text from the reverse side of the page]

REUNIONS D'ETUDES

M. Gabriel Giraldo Jaramillo: La civilisation précolombienne de la Haute Magdalena (Colombie).

M. Gabriel Giraldo Jaramillo, Consul Général de Colombie à Genève, a présenté à la Société Suisse des Américanistes, un exposé sur la civilisation de "San Agustin" en Colombie.

Le conférencier a parlé tout d'abord des peuples qui habitaient le territoire de la République de Colombie à l'époque de la conquête espagnole: les Chibchas, les Kimbayas, les Senues, les Guanes, etc.

C'était sur l'agriculture que reposait toute la vie économique. Les principales plantes cultivées étaient le maïs, la pomme de terre, la patate, le quinoa. Les vêtements, pagnes et mantelets, étaient en coton tissé. On entourait les villages de palissades; les huttes se composaient de poutres, de branches et de roseaux; celle du roi avait des ornements d'or.

L'art colombien par excellence est l'orfèvrerie. Pour fondre les ornements de nez (narigueras), les petites figurines plates, les pendentifs, les masques et les plaques qui sont parmi les objets les plus connus, les Indiens employaient la mise en couleur, des alliages à bas titre, le tréfilage, le laminage, le placage de l'or sur le cuivre, le repoussage, le coulage ordinaire et à la cire perdue.

"Les faits démontrent que ce sont les Colombiens qui ont atteint la plus grande maîtrise dans l'emploi de la "tumbaga" et que ce sont eux qui en ont porté la connaissance vers le nord chez les Indiens de l'isthme de Panama et de Costa Rica et vers le sud en Equateur et sur la côte péruvienne".

Parmi toutes les civilisations de l'Amérique du sud, c'est celle de "San Agustin" qui pose les plus grands problèmes à l'archéologie. San Agustin est une région placée à l'est des sources du Rio Magdalena qui renferme des vestiges archéologiques d'une haute antiquité; les fouilles entreprises ont révélé dans ces parages une civilisation mégalithique de grande importance, disparue bien avant l'arrivée des Espagnols.

Les statues furent signalées pour la première fois par le savant colombien Francisco José de Caldas et ont été étudiées au cours du XIX^e et du XX^e siècles par Codazzi, Cuervo Marquez, Preuss, Lunardi, Perez de Barradas, Luis Duque Gomez, etc. Il s'agit de statues de pierre mesurant de 0.60cm. à 4m. de haut qui se trouvent dispersées sur un vaste territoire et apparaissent enfouies dans des temples ou dressées dans les profondeurs de la jungle. Elles représentent soit des personnages, soit des êtres à caractère

mi-humain, mi-animal, soit des animaux. Quelques-unes d'entre elles sont assez réalistes, d'autres au contraire très stylisées.

Des éléments d'une architecture mégalithique complètent le tableau de cette civilisation: énormes blocs de pierre à peine travaillés, posés les uns sur les autres, en forme de dolmen. Les objets d'or sont relativement rares, la poterie plutôt primitive. Des influences aussi bien du sud (Pérou, Bolivie) que du nord (Mexique) s'y manifestent dans une certaine mesure.

Ces statues se signalent par un aspect de férocité et un symbolisme dont on ignore la signification. Elles sont pourvues d'yeux énormes en forme de cercle, de croissant ou d'amande. Sous un nez négroïde, la bouche présente quatre canines protubérantes comme on en retrouve dans l'art statuaire de Tihuanaco, Chavin et jusqu'au Mexique. La tête carrée, ronde ou triangulaire, est coiffée souvent d'un curieux couvre-chef ou surmontée d'une seconde figure représentant peut-être le "double" de l'être représenté.

Cet art, qui apparaît dans des temples très primitifs (simples abris pour la statue d'une divinité) est essentiellement religieux. Il prouve cependant que nous sommes en présence d'une civilisation hautement cultivée, plus spirituelle que matérielle, car les objets d'usage courant comme la céramique sont beaucoup plus frustes que les statues mégalithiques, parfois somptueusement ouvragées. Celles-ci sont d'ailleurs toutes conçues dans le même esprit: représentation du "double", décoration zoomorphique, hypertrophie de la tête, symbolisme spiritualiste; pas trace de sexualité dans ces représentations, la vie n'étant pas le moteur mystique de cette culture centrée au contraire sur l'idée de la mort. Il s'agit en somme d'un art religieux assez morbide, funéraire. On y distingue trois époques: archaïque, avec ses formes géométriques; classique, avec une richesse inouïe de formes idéoplastiques; et enfin décadente ou épigonale.

M. Henry Le Besnerais: Quelques aspects de la religion des Indiens Yaruro.

Quelques centaines de Yaruro vivent encore sur les bords de l'un des affluents de la rive gauche de l'Orénoque, le Capanaparo, qui trace son cours au milieu des llanos vénézuéliens. Ils sont en voie de disparition.

Une première enquête ethnographique leur fut consacrée en 1934-35 par Vincenzo Petruccio. M. Le Besnerais les prospecta entre 1947 et 1950. Son exposé est un compte-rendu de quelques-unes de ses observations sur leur religion.

Les origines des Yaruro restent ignorées. Leur dialecte n'est classé dans aucune des familles linguistiques sud-américaines

connues. Quant à leur culture, elle présente des aspects particuliers dont les raisons n'ont pas encore été déterminées et qui la distinguent de celle des tribus appartenant à la civilisation des bassins de l'Amazone et de l'Orénoque.

Dans la conception yaruro de l'univers, les llanos sont ceinturés d'une double chaîne de montagnes baignée par un océan. L'ensemble est dominé par six dieux.

Deux déesses soeurs portant le même nom, Kuma, et vivant au milieu du massif montagneux, l'aînée à l'est et la cadette à l'ouest, sont les épouses respectives de deux frères, Puana, le plus âgé, représenté comme un anaconda, et Itciai qui est anthropomorphe.

Puana et Itciai prirent part tous deux à la création du monde mais c'est Itciai qui donna le jour aux deux premiers couples yaruro en les sortant d'un trou profond au moyen d'une corde. C'est également lui qui, assisté par son épouse Kuma, leur enseigna leurs techniques et leurs institutions.

L'aînée des deux soeurs, la Kuma de l'est, eut un fils Atchawa qu'elle mit au monde par le pouce et dont la paternité est attribuée à la fois à Puana et à Itciai, ce dernier ayant séduit, avant d'être marié, la femme de son frère.

Le couple aîné reste éloigné des Yaruro. Puana est la divinité la plus haut placée avec laquelle ils ont peu de contact. Itciai et son épouse au contraire sont leurs chefs directs. Lui ordonne et punit tandis qu'elle intercède. C'est auprès de cette dernière, à l'ouest, que se situe le séjour des bienheureux, pays sans maux ni moustiques où, dans l'abondance de toutes choses, les Yaruro ayant mené une vie exemplaire iront après leur mort jouir d'une éternelle jeunesse. Les autres, ceux qui auront violé la loi de Itciai, seront condamnés à habiter une terre qui, peuplée de jaguars, est située aux limites de l'univers.

Un déluge qui submergea le monde et une époque où les dieux vivaient parmi les hommes ne sont pas absents de la mythologie yaruro. On y rencontre également des êtres humains qui, pour n'avoir pas obéi aux injonctions d'Itciai, furent condamnés à prendre la forme animale.

Le conférencier nous donne comme exemple l'origine du "chigüire" (*Hydrochoerus Hydrochaeris*). Un Indien, poussé par la curiosité et malgré l'interdiction qui lui en avait été faite, ouvrit une petitealebasse d'où s'échappèrent les moustiques. Ceux-ci, assoiffés de sang, se précipitèrent sur le délinquant qui n'eut d'autre recours que de se jeter à l'eau. Transformé en "chigüire", il conserva sous forme de soies les insectes qui, piqués dans sa chair, se noyèrent au moment de son immersion.

Ils vivent entourés d'esprits. Les uns, les Tsio, esprits tutélaires, gardent le foyer et assistent le travailleur et le chasseur. D'autres, les Yaruka qui se nourrissent de la chair des

cadavres, sont les agents des maladies qu'ils inoculent sous la forme de petites pointes de fer ou d'os afin de provoquer la mort.

Un génie des eaux dénommé Wiereriba joue un rôle de premier plan dans la vie des Yaruro. Il a en effet la haute main sur la faune aquatique, leur principale source d'alimentation, pouvant selon son humeur en provoquer l'abondance ou la disette. Les Yaruro prennent bien soin de ne pas l'indisposer en observant rigoureusement certains interdits relatifs à l'eau, à la nourriture ou aux rapports sexuels des époques de la naissance, de la puberté, des menstrues ou de la mort.

La fumée de tabac et les formules incantatoires sont utilisées pour s'attirer les bonnes grâces des Tsio ou de Wiereriba.

Le shaman yaruro est doué d'une grande mémoire et d'un talent d'improvisateur et de chanteur indiscutable. Son apprentissage se fait des années durant aux côtés d'un shaman en titre jusqu'au jour où une révélation surnaturelle le consacre.

Avec sa mission de conserver et de transmettre la tradition religieuse, ses fonctions sont celles d'un moralisateur, d'un juge et d'un guérisseur. Il les exerce au cours de cérémonies nocturnes. Son corps, assoupi par l'absorption de narcotiques, est abandonné par son âme et pris en possession par les dieux. Il n'est plus alors que l'instrument de la volonté de ces derniers. La guérison des malades, qui consiste à extraire l'élément pathogène introduit par les Yaruka, est leur oeuvre et non celle du shaman qui, interrogé le lendemain sur les paroles chantées qu'il a prononcées au cours de la nuit, répond qu'il ne se souvient de rien.

M.Maurice Paranhos da Silva: L'oeuvre du Service de Protection aux Indiens (Brésil).

Les populations amérindiennes du Brésil sont constituées par les descendants des peuples qui occupaient les territoires formant actuellement le pays; peuples aux langues diverses, aux degrés de culture variable, mais primitive, qui ne doivent pas être confondus avec ceux qui constituèrent les grandes civilisations maya, aztèque ou inca.

Le problème qui se posa fut de s'efforcer d'incorporer ces populations primitives à la communauté nationale, dans des conditions acceptables pour les deux parties et les moins préjudiciables possibles pour les Indiens, légitimes et premiers possesseurs du pays.

Après avoir indiqué les distinctions qui sont à faire parmi ces populations, le conférencier fit un bref historique des relations qui existèrent, depuis la découverte du Brésil jusqu'à nos

jours, entre les indigènes et les conquérants d'abord, les colons ensuite. Il rappela que l'esclavage n'était pas inconnu des Indiens lorsque Cabral débarqua sur les côtes brésiliennes mais qu'il était une conséquence de faits de guerre et ne comprenait pas le travail forcé; ce fut pour cette raison que les Indiens considérèrent très vite les Portugais comme des ennemis, qu'ils se révoltèrent et abandonnèrent leurs villages et leurs terres pour chercher refuge à l'intérieur du pays.

Les pères jésuites, chargés de catéchiser les indigènes, déployèrent une grande activité au profit de la race persécutée. Mais après deux siècles de luttes continuelles, les colons obtinrent le départ définitif des religieux. Ce ne fut qu'en 1823 qu'un des esprits les plus éclairés du Brésil de l'époque, José Bonifácio de Andrade e Silva, posa les bases d'un programme qui ne devait être rempli qu'un siècle plus tard. En 1910, un décret créa le "Service de Protection aux Indiens". La solution du problème indien entra dans une phase nouvelle.

Un homme devait jouer un rôle prépondérant dans l'établissement et l'accomplissement de cette tâche admirable. Il devait y consacrer tous ses efforts, toute son intelligence, toute sa vie: le général Candido Mariano da Silva Rondon, membre d'honneur de notre Société. Il reçut le titre, glorieux entre tous, de "Protecteur des Indiens".

Le siège central du SPI est à Rio de Janeiro. Les diverses régions où vivent les populations indiennes sont soumises au contrôle de 9 Inspectorats Régionaux dont dépendent 109 Postes Indigènes qui s'occupent effectivement d'une population de plus de 30.000 âmes.

Pour remplir les tâches qui lui incombent, le SPI a divisé les populations indigènes en trois grandes classes caractérisées par la nature des relations qu'elles maintiennent avec la civilisation. Le travail à réaliser et la façon de se conduire avec l'indigène varient selon les caractéristiques générales de ces groupes. Toutefois, une règle fondamentale et toujours observée régit l'oeuvre du SPI: En aucun cas et en aucune circonstance, ne jamais employer la force ou la contrainte. Cette règle a coûté la vie à des dizaines de fonctionnaires du Service; fidèles à la consigne, même pour défendre leur vie, ceux-ci n'ont fait et ne font jamais emploi de leurs armes.

Si l'on veut connaître l'oeuvre réalisée par le SPI, c'est par l'étude du fonctionnement des Postes Indigènes que l'on peut atteindre à cette connaissance, car ce sont eux qui effectuent le véritable travail d'assistance, étant en contact direct et constant avec l'Indien.

Selon la nature des tâches qu'ils ont à remplir, et celles-ci sont multiples et diverses, selon les conditions particulières dans lesquelles elles doivent être réalisées et le degré d'évolution ou de sociabilité des Indiens avec lesquels il s'agit de trai-

ter, les Postes Indigènes appartiennent à l'un des cinq types suivants: 1) PI.d'attraction; 2) PI.de frontière et de surveillance; 3) PI.d'assistance, nationalisation et éducation; 4) PI.d'élevage; 5) PI.d'alphabétisation. Dans la pratique, il arrive souvent que cette division théorique ne puisse être suivie et qu'un Poste Indigène cumule des tâches et fonctions qui devraient appartenir à deux ou plusieurs postes distincts.

Le SPI a créé et entretient 25 infirmeries. La plus grande difficulté à surmonter dans ce domaine consiste à trouver des médecins qui acceptent d'exercer dans des lieux aussi éloignés, faisant le sacrifice d'années de leur vie, au péril de leur santé.

Le SPI a également fondé 78 écoles où plus de 2000 élèves reçoivent une instruction élémentaire. Il est parvenu également à faire fonctionner, non sans difficultés, des sortes d'écoles d'enseignement industriel pratique comprenant des ateliers de menuiserie, ébénisterie, ferronnerie, tuilerie et poterie. D'autre part, afin d'émanciper les Postes Indigènes capables de pratiquer l'agriculture mécanisée, le SPI a fourni des tracteurs à certains d'entre eux et les résultats sont des plus encourageants. Il faut signaler que les Postes Indigènes ne sont plus entièrement à la charge de l'Etat. En effet, plusieurs d'entre eux sont entrés, depuis quelques années, dans une phase nouvelle et commencent à fournir, par leur production agricole, une rente évaluée à près de 800.000 Cr\$.

Sous la direction du SPI enfin, de nombreuses routes ont été tracées et sont entretenues; d'autres sont en voie d'achèvement. Des ouvrages d'art ont été également édifiés (barrages, champs d'aviation, etc.)

Il existe cependant encore des problèmes à résoudre, parmi lesquels: 1) le problème des terres indiennes; 2) l'assistance médicale; 3) le recensement; 4) l'éducation; 5) la formation de cadres de fonctionnaires spécialisés. Il est évident que l'attribution de crédits plus importants permettrait d'envisager la solution plus rapide de ces problèmes.

Le Service de Protection aux Indiens est non seulement la plus ancienne institution créée pour résoudre de façon humaine et rationnelle le problème de l'incorporation de l'Indien dans la communauté civilisée, mais les résultats qu'il a obtenus, avec des moyens nettement insuffisants, prouvent l'intelligence, l'abnégation et le dévouement de ceux qui le composent, toujours dignes de la magnifique devise qui est celle du Service: Mourir s'il le faut, mais ne jamais tuer".

Exposition d'argenterie hispano-américaine à l'époque coloniale
au Musée d'Ethnographie de Genève.

C'est avec un plaisir tout particulier que la Société Suisse des Américanistes signale à l'attention des amateurs et des étudiants la magnifique exposition d'argenterie hispano-américaine de l'époque coloniale visible actuellement au Musée d'Ethnographie de Genève.

Les objets qui figurent dans cette exposition appartiennent, dans leur majorité, aux collections du Musée, auxquelles sont venus s'ajouter un certain nombre d'objets divers, obligeamment prêtés par des collectionneurs et par des musées étrangers. L'ensemble, magnifiquement présenté par le muséographe du Musée, M.Fh.de Chastonay, présente une belle homogénéité et donne au visiteur, même profane, une véritable leçon d'art hispano-américain colonial.

Cette collection, une des plus notables d'Europe, a également fait l'objet d'une importante et remarquable étude de M.Friedrich Muthmann que notre Société est heureuse de compter parmi ses membres.

Le Musée d'Ethnographie de Genève, auquel nous rattachent des liens étroits, ne pouvait célébrer de façon plus éclatante son 50^{ème} anniversaire. La Société Suisse des Américanistes est heureuse de l'occasion qui lui est offerte d'exprimer au Musée d'Ethnographie de Genève et à son directeur, le professeur Eugène Pittard, ses vœux les plus chaleureux et ses félicitations pour ce brillant jubilé.

OUVRAGES RECUS

Boletín de Arqueología - Instituto Etnológico Nacional, Bogota, Colombie. Volumen III - Numeros 1-6. 1951.

Atividades Científicas em 1949, do Museu Nacional de Rio de Janeiro, Brésil.

Boletim do Museu Nacional, Nova Série, Antropologia, No.9, 8 de maio de 1950. Rio de Janeiro, Brésil.

Boletín cultural, Oficina Hondurena de Cooperacion Intelectual, Sept.7/1950. Tegucigalpa, Honduras.

Boletín mensual de informacion, Ministerio de Relaciones Exteriores, Tegucigalpa, Honduras. Ano I, Num.4, Diciembre 1949.

Boletín Indigenista, Instituto Indigenista Interamericano, Mexico. Vol.X, Num.2, Junio 1950 - Vol.X, Num.3, Septiembre 1950, Vol.X, Num.4, Diciembre 1950 - Índice del volumen X.

Compendio de Noticias de Honduras, Boletín Semanal de la Oficina Hondureña de Cooperación Intelectual, Enero-Julio 1950.

* * *

América Indígena. Órgano trimestral del Instituto Indigenista Interamericano, México. Vol.X, Num.3, Julio 1950,
Vol.X, Num.4, Octubre 1950,
Vol.XI, Num.1, Enero 1951.

Antropología e Historia de Guatemala, Vol.1, No.2 - Junio 1949.

Canadian Geographical Journal,
Vol.XXXXI-No.3-September 1950 - Vol.XXXXI-No.4-October 1950
Vol.XXXXI-No.5-November 1950 - Vol.XXXXI-No.6-December 1950
Vol. XLII-No.1-January 1951 - Vol.XLII- No.2-February 1951

Revista "Epocas", Año I, No.13, Junio 25 de 1947, Panamá.

Estudios Americanos, Revista de Síntesis e Interpretación, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid.
Vol.II, Num.5 - Vol. II, Num.6,
Vol.II, Num.7 - Vol.III, Num.8.

La Pajarita de Pabel, Órgano del Pen Club de Honduras, Año II, Marzo a Junio de 1950, Nos.7 y 8, Tegucigalpa.

Revista de Historia de América, Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Tacubaya, Num.29, Junio de 1950, México D.F.

Revista del Instituto Etnológico Nacional, Bogotá, Colombia, Volumen III, 1948.

Visit Honduras, Publicación de la Oficina Hondureña de Cooperación Intelectual, Honduras ante el Turista, 1950.

* * *

ACEVEDO Eduardo - José Artigas, Jefe de los orientales y protector de los pueblos libres, T.I,II,III, Montevideo 1950.

ACEVEDO DIAZ Eduardo - Lanza y Sable. Ed.Claudio García y Cia. Montevideo 1943.

ACEVEDO DIAZ Eduardo - Nativa, Novela histórica. Id. Montevideo 1931.

ADRIAN H., Einiges über die Maya-Indianer von Quintana Roo, Sonderabdruck aus der Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1924, Nr.5/7.

AGL. Fray Miguel - Servidumbres Personales de Indios. Publ.de la Escuela de Estudios Hispano-Americanos de Sevilla - XXV - Seria 7a. No.1, Sevilla 1946.

- AGUSTINI Delmira - Obras poeticas. Edicion oficial. Talleres Graficos de Institutos Penales. Montevideo 1940.
- ARCHIVO ARTICAS - Comision Nacional Archivo Artigas. Ed.A.Monte-verde y Cia, Montevideo 1950.
- BALDUS Herbert - Ensaio de Etnologia Brasileira. Biblioteca Pedagogica Brasileira. Cia Editora Nacional, São Paulo 1937.
- BARON CASTRO Rodolfo - La Poblacion de El Salvador. Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, Madrid 1942.
- BAILE Constantino S.J. - El Protector de Indios. Escuela de Estudios Hispano-Americanos de Sevilla - X - Seria 1a.No.5, 1945.
- BEYER Hermann - El Mexico Antiguo, Tome I, Num.4, Mexico 1919.
- BLANCO AZEVEDO Pablo - El Gobierno Colonial en el Uruguay y los Origenes de la Nacionalidad, Ed.Barreiro y Ramos S.A. Montevideo 1944.
- BLANCO AZEVEDO Pablo - Centenario de la Independencia. 2me édition. - Rapport de la Commission Parlementaire, Montevideo.
- BORREGAN Alonso - Cronica de la Conquista del Peru, Escuela de Estudios Hispano-Americanos de Sevilla - XLVI -7a.No.3, 1948.
- BRYAN Kirk - Flint Quarries - The Sources of Tools and, at the same time, the Factories of the American Indian, Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Harvard University, Vol.XVII,No.3, Cambridge, USA, 1950.
- CALCANO Julio - El Castellano en Venezuela. Estudio Critico. Ed.del Ministerio de Educacion Nacional, Caracas 1950.
- CALMON Pedro - Historia da Fundação da Bahia, Museu do Estado da Bahia, Publ.No.9, Bahia 1949.
- Coleccion de Diarios y Relaciones para la Historia de los viajes y descubrimientos, 5 volumes. Instituto Historico de Marina, Madrid 1943 à 1947.
- COMAS Juan - Panorama continental del Indigenismo, Sobretiro de "Cuadernos Americanos", Mexico D.F. 1950.
- COMAS Juan - The Teaching of Anthropology and the role of the anthropologist in Latin America, Reprinted from "American Anthropologist", Vol.52, No.4 - 1950.
- Estudios Cortesianos - Recopilados con motivo del IV Centenario de la Muerte de Hernan Cortes. Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, Madrid 1948.
- GAZETA DE MONTEVIDEO - Volumen Primeiro - 1810, Octubre-Diciembre. Biblioteca de Impresos Raros Americanos. Universidad de la Republica, Montevideo 1948.

- GIMENEZ FERNANDEZ Manuel - Hernan Cortes y su Revolucion Comunera en la Nueva España, Escuela de Estudios Hispano-Americanos de Sevilla - XLIII - Serie 1a. No.20, Sevilla 1948.
- GIUFFRÉ Elzear S. - La Republica del Uruguay. Ed.Monteverde y Cia. Montevideo 1935.
- GOUZY René - Grande Course et Croix du Sud - Du Golden Gate au Détroit de Magellan. Ed.V.Attinger, Neuchâtel 1946.
- HERRERA y REISSIG Julio - Poesias completas. Ed.Losada SA. 2me édition. Buenos-Aires 1945.
- HILL Roscoe R. - American Missions in European Archives. Instituto Panamericano de Geografia e Historia, Mexico DF 1951.
- HOLMBERG Allan R. - Nomads of the Long Bow - The Siriono of Eastern Bolivia. Smithsonian Institution. Institute of Social Anthropology. Publ.No.10, Washington 1950.
- JIMENEZ DE ARCEHAGA Eduardo - Constitucion. Ed.Barreiro y Ramos SA. Montevideo 1942.
- KRICKEBERG Walter - Die Totonaken. Baessler-Archiv. Sonderabdruck aus Band VII. Verlag Dietrich Reimer, Berlin 1918-22.
- KRICKEBERG Walter - Die Totonaken. Baessler-Archiv. Sonderabdruck aus Band IX. Verlag Dietrich Reimer, Berlin 1925.
- LE COINTE Paul - Arvores e Plantas Uteis. Biblioteca Pedagogica brasileira, Companhia Editora Nacional, São Paulo 1947.
- MARTINEZ LAMAS Julio - Economia Uruguaya. Ed.Claudio Garcia y Cia. Montevideo 1943.
- MARTINEZ LAMAS Julio - Riqueza y Pobreza del Uruguay. Ed.Tipografia Atlantida, 2me édition, Montevideo 1946.
- MATEOS F., S.J. - Historia General de la Compania de Jesus en la Provincia del Peru. Cronica anonima de 1600. Tomo I - Historia General y del Colegio de Lima, Tomo II - Relaciones de Colegios y Misiones.
- MEMORIA del Primer Congreso de Historiadores de Mexico y los Estados Unidos, Monterrey Nueva Leon, Mexico 1949. Editorial Cultura T.G., SA. Mexico 1950.
- NUCETE-SARDI José - Aventura y Tragedia de Don Francisco de Miranda. Ed.del Ministerio de Educacion Nacional, Caracas 1950.
- PEREZ de BARRADAS José - El Arte Rupestre en Colombia. Instituto Bernardino de Sahagun, Serie A, Num.1, Madrid 1941.
- RODO José Enrique - Ariel. Ed.Colombino Hnos. Montevideo 1947.

- ROQUETTE-PINTO E. - Rondonia. Biblioteca Pedagogica Brasileira. Companhia Editora Nacional, São Paulo 1938.
- ROYO y GOMEZ José - Las piedras de Tunja de Facatativa e el Cuaternario de la Sabana de Bogota, Instituto Etnológico Nacional, Bogota 1950.
- RUBIO Angel - Panama. Monumentos Historicos y Arqueologicos. Instituto Panamericano de Geografia e Historia, Mexico 1950.
- RUMAZO José - La Region Amazonica del Ecuador en el Siglo XVI. Escuela de Estudios Hispano-Americanos de Sevilla - XXIX - Serie 1a. No.11, Sevilla 1946.
- SABOIA de MEDEIROS Fernando - A Liberdade de Navegação do Amazonas. Bibl. Pedagogica Brasileira, Cia Editora Nacional, São Paulo 1938.
- SOCIEDAD ARGENTINA DE AMERICANISTAS - Publicaciones Tomo I.
- STAUB Walther - Neue Funde und Ausgrabungen in der Huasteca (Ost-Mexico). Beilage zum Jahresbericht über die Ethnographische Sammlung in Bern für 1920.
- STAUB Walther - Ueber die Altersfolge der vorspanischen Kulturen in der Huasteca (Nordost-Mexico). Separat-Abdruck aus dem Jahrbuch der Bernischen Historischen Museums in Bern 1925.
- STAUB Walther - Zur Uebereinanderschichtung der Völker und Kulturen an der Ostküste von Mexico. Separatabdruck aus den Mitteilungen der Geographischen-Ethnographischen Gesellschaft in Zürich, Band XXXIII (1932-33).
- TSCHOPIK Harry Jr. - Highland Communities of Central Peru - A regional survey. Smithsonian Inst. No.5, Washington 1947.
- VAZ FERREIRA Carlos - Sobre la propiedad de la Tierra. Reimpr. Ed. Barreiros y Ramos, Montevideo 1918.
- VAZ FERREIRA Carlos - Sobre los problemas sociales. Ed. Losada SA. Buenos-Aires 1945.
- VIANNA Antonio - Casos e Coisas da Bahia. Museu do Estado da Bahia - Publ. No. 10 - 1950.
- WAGLEY Ch., AZEVEDO Thales de, COSTA PINTO Luiz A. - Uma pesquisa sobre a vida social no Estado da Bahia. Museu do Estado da Bahia - Publ. No. 11 - 1950.
- ZAVALA Silvio - La "Utopia" de Tomas Moró en la Nueva España - El Colegio Nacional - Mexico 1950.
- ZUM FELDE Alberto - Proceso Intelectual del Uruguay. Ed. Claridad, Montevideo 1941.

LISTE DES NOUVEAUX MEMBRES

- Mme Jeanne BALTASSAT, Chemin Banc Bénit, Petit-Lancy, Genève
 MM. Paul BUGNION, L'Hermitage, 16 route du Signal, Lausanne
 Raymond CHRISTINGER, Département Politique Fédéral, Berne
 Mlle Marthe DOMINJOUR, 3 rue Emile Yung, Genève
 Mme Christine GAUTIER, 38 avenue William Favre, Genève
 MM. Gabriel GIRALDO JARAMILLO, 29 avenue de Miremont, Genève
 J.J.F. GUARDIOLA ARAGONES, 41 quai Wilson, Genève
 François LACHENAL, 15-17 rue de la Cité, Genève
 Pierre MICHELI, Kirchenfeldstrasse 32, Berne
 Frédéric MONTANDON, 4bis rue Louis Curval, Genève
 J. PIJOAN, L'Hermitage, 16 route du Signal, Lausanne
 Mmes de ROUSSY de SALES, 14 rue des Granges, Genève
 Dora SCHMIDT-NAGEL, 10 rue Saint-Victor, Genève
 MM. A. STEINMANN, Steinwiesstrasse 21, Zürich 7
 S. STELLING-MICHAUD, 11 avenue Bertrand, Genève
 Basilio de TELEPNEF, Marktgassee 34, Berne

TABLE DES MATIERES

MEMOIRES ORIGINAUX:

Prof. Eugène Pittard: Quelques mots au sujet des origines des indigènes américains	p. 1
Hans DIETSCHY : Johann Jakob von Tschudi (1818-1889)	p. 6
René NAVILLE : Samuel Engel, premier américaniste suisse p. 8	
M. Paranhos da Silva: Essai bibliographique sur les Indiens du Brésil (à suivre)	p. 14
René Naville : Les bibles anciennes et l'Amérique précolombienne	p. 20

ACTIVITE INTERNATIONALE:

Congrès de Coopération Intellectuelle tenu à Madrid du 1er au 12 octobre 1950	p. 22
La Vme assemblée générale de l'Institut Panaméricain de Géographie et d'Histoire, à Santiago du Chili	p. 22

REUNIONS D'ETUDES:

G. Giraldo Jaramillo : La civilisation précolombienne de la Haute Magdalena (Colombie)	p. 23
Henry Le Besnerais : Quelques aspects de la religion des Yaruro	p. 24
M. Paranhos da Silva: L'oeuvre du Service de Protection aux Indiens (Brésil)	p. 26
Exposition d'argenterie hispano-américaine à l'époque coloniale au Musée d'Ethnographie de Genève	p. 29
Ouvrages reçus	p. 29
Liste des nouveaux membres	p. 34
Table des Matières	p. 34

Motif de la couverture: Disque d'or représentant le dieu crocodile à double langue. Coclé, Panama.

